

VII

Dans la même semaine, les Duriez donnaient une grande fête.

Les meilleurs musiciens, les rafraîchissements les plus exquis, les décorations les plus nouvelles et les plus dispendieuses, étaient ordonnées pour cette soirée. Toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient transformées en salles de bal : le jardin devait être illuminé, et un feu d'artifice tiré à minuit. Des appartements étaient préparés pour quelques-uns des invités venus de loin. Madame de Saint-Villiers, qui n'avait pas encore quitté Paris, et pour cause, bien que juillet fut commencé, avait promis de s'installer à Montretoat avec sa femme de chambre dès l'après-midi du grand jour.

Elle fut fidèle à sa parole et elle arriva vers trois heures.

Après avoir donné son avis sur quelques questions importantes, elle laissa madame Duriez dans tout le feu de ses préparatifs, et elle suivit volontiers Gabrielle tout au fond du jardin, dans le bosquet aux roses : le bruit des marteaux des tapissiers ne venait pas jusque-là.

Ce fut alors, dans cette charmante solitude où Gabrielle avait si souvent rêvé ou pleuré si amèrement, que la vieille dame entretint pour la première fois sa filiale de l'union qu'elle projetait entre elle et son neveu et dont l'idée lui était chère. Elle avait voulu, avant personne d'autre, en parler à la jeune fille : elle devinait bien l'amour de celle-ci, et se réjouissait de voir s'ouvrir ce tendre cœur.

Elle fut un peu déçue.

Et cependant ce n'était pas sans émotion que Gabrielle écoutait des paroles qui l'eussent inondée de joie quelques jours auparavant. Elle souriait d'un air un peu mélancolique, regardait le gril soleil qui se jouait entre les branches, et, tout en suivant le vol des insectes dans ses rayons, se demandait si quelque chose avait changé, si ce n'était pas un mauvais rêve qu'elle avait fait, si elle n'allait pas être heureuse. — Tout à coup, le sable de l'allée éria sous un pas bien connu : la marquise s'interrompit, et d'un petit air mystérieux et triomphant : — Le voilà ! murmura-t-elle.

En effet, René venait d'apparaître de l'autre côté du buisson de roses. Il portait sur sa physionomie un air ému, anxieux, humble presque, que Gabrielle ne lui avait jamais vu. Encore trop loin pour parler, il adressa à la jeune fille un long regard, qui troubla profondément celle-ci. — Allons, pensa-t-elle, l'épreuve sera plus douloureuse encore que je ne le croyais : au commencement du moins il m'avait épargné cette odieuse comédie.

L'attendrissement qui l'avait gagnée lorsqu'elle écoutait sa marraine fit aussitôt place dans son cœur à un mouvement d'indignation et de fierté qu'elle prit pour de la force.

M de Laverdie salua avec quieté. Il venait seulement voir comment se trouvaient ces dames et si sa tante était arrivée ; il était attendu et devait repartir, mais il reviendrait le soir dès neuf heures.

— Vous voyez, fit-il en riant, j'ai trouvé mon chemin tout seul jusqu'ici. Madame Duriez a déclaré qu'elle ne me prêterait pas un domestique : ils sont trop occupés. Mais j'ai reconnu les allées, et je me souvenais de ce massif de roses.

En disant ces mots, il regarda Gabrielle ; elle rongit, mais ne leva pas la tête ; elle avait pris l'ombrelle de sa marraine et s'occupait d'arranger les plis de la dentelle :

cependant elle dut cesser, parce que sa main tremblait.

Après avoir causé pendant un instant madame de Saint-Villiers se leva, comme pour examiner une fleur de plus près ; elle fit ensuite quelques pas, parlant toujours : puis, dès qu'elle eut tourné le tronc d'un gros arbre, elle prit tout à coup la fuite, enchantée de sa malice et riant à l'idée du tête-à-tête où elle laissait ses deux enfants.

Gabrielle, qui tenait ses yeux baissés, n'avait pas vu la marquise s'éloigner. Lorsqu'elle s'aperçut enfin qu'elle était seule avec M. de Laverdie, sa consternation et son embarras furent extrêmes : elle n'osa pourtant pas quitter le bosquet sur-le-champ.

Elle espéra d'abord que le jeune homme allait parler, continuer la conversation ; mais il ne dit rien, et, à l'expression que prit son visage, elle commença au contraire à craindre qu'il n'ouvrît la bouche.

Elle eût donné tout au monde pour trouver quelques mots à dire, mais rien ne lui venait à l'esprit : un flot brûlant lui montait aux joues : n'y pouvant plus tenir, elle traversa l'allée et se réfugia vers ses roses.

René paraissait cependant aussi troublé qu'elle-même. Comme elle se penchait vers les fleurs, il dit enfin d'une voix timide et presque suppliant :

— Ne m'en donneriez-vous pas une aujourd'hui ?... de vous-même ?... La première, ma tante vous l'avait demandée.

— Elles ne sont plus à moi, dit la jeune fille : je les ai toutes sacrifiées pour les salons, ce soir.

Et elle ajouta précipitamment :

— Et ma marraine est au soleil là-bas, tandis que je garde son ombrelle ?... Suis-je étourdie !

Elle s'en alla presque en courant : les larmes, malgré tous ses efforts, jaillissaient de ses yeux.

René était devenu extrêmement pâle ; il resta un moment à la même place, debout, comme pétrifié ; puis il rentra dans le bosquet, s'assit et laissa tomber son front dans ses mains. Il réfléchit ainsi pendant quelques minutes, et, très calme, traversa ensuite tout le jardin, où il ne rencontra personne. Il arriva dans la cour de devant : aucun valet ne se trouvant là pour lui donner son cheval, il le détacha lui-même et se mit en selle.

— Mon Dieu, s'écria madame Duriez par une fenêtre, allez-vous jamais nous excuser, monsieur le comte ? C'est une horreur de vous laisser partir ainsi ! Nous nous conduisons comme des sauvages. ...

— N'en parlez pas, madame, répondit René en se découvrant. C'est moi qui étais indiscret. Les préfets d'une fête, comme les coulisses d'un théâtre, ne sont pas pour les yeux des profanes.

— Indiscret, vous ? mais pas du tout, je vous assure. Vous viendrez de bonne heure, ce soir, n'est-ce pas. Je n'ose pas vous prier de rester. ...

— Je ne le pourrais pas, quoique ce fût un vrai plaisir. ... J'aurais tâché de me rendre utile. Mais il faut que je m'en aille. Au revoir, madame.

— A ce soir, cher conte. Encore une fois, pardon. Y a-t-il seulement un portier pour vous ouvrir la grille ?

A peine René fut-il dehors, qu'il mit son cheval à un furieux galop. Il gagna en une demi-heure le faubourg Saint-Honoré. Heureusement on était à ce moment de l'année pendant lequel on dit qu'il n'y a personne à Paris : Cette course extraordinaire ne fut donc guère remarquée, et ceux qui suivirent le cavalier des yeux, non sans inquiétude, ne connaissaient pas le conte de Laverdie.